

Fiction

Number 116, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19026ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

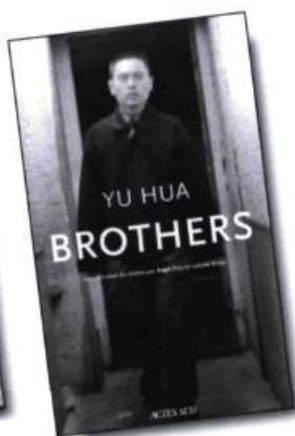
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (116), 15–31.

roman, poésie



Vitaliano Trevisan

LE PONT

UN EFFONDREMENT

Trad. de l'italien par Vincent Raynaud
Gallimard, Paris, 2009, 184 p. ; 32,95 \$

Vitaliano Trevisan n'est pas le premier à imiter le style très particulier de Thomas Bernhard. Le Hondurien d'origine Horacio Castellanos Moya avait déjà fait paraître le roman *El Asco*, Thomas Bernhard en *San Salvador*, traduit en français sous le titre *Le dégoût* (Les Allusifs, 2003), où, comme dans le livre de l'Italien, il offrait le monologue d'un narrateur aux penchants suicidaires, crachant son venin sur une nation corrompue. Les deux auteurs ne s'en cachent d'ailleurs pas, citant au passage le nom de l'écrivain autrichien – en outre le sous-titre du *Pont*, *Un effondrement*, fait référence au dernier livre de Bernhard, sorte de testament, *Extinction*, *Un effondrement*. C'est, semble-t-il, une manière, mais peut-être un peu étrange et tordue, de mettre à distance sa propre appartenance au pays d'origine, de repousser une identité intimement liée à lui. Pourquoi Thomas Bernhard ? Pourquoi lui ? Hasard, nécessité... Il est vrai, en tout cas, que la manière de cet auteur est facile à pasticher, et qu'il est difficile de s'en débarrasser quand on en a adopté les tics. À la lecture du roman de Trevisan, plus qu'à celle du *Dégoût*, on reste perplexe devant cette totale intégration du style : mêmes constructions de phrases, mêmes mots fétiches, mêmes pensées obsessionnelles... au point où l'on croirait parfois lire un Bernhard. Le narrateur serait-il fou ? Il écrit qu'il est malade, mentalement atteint, et le nombre

de médicaments qu'il gobe pour arriver à vivre dit l'ampleur de son mal. Exilé en Allemagne, l'homme se prépare à retourner dans sa ville natale, Vicence, où a eu lieu un drame dix ans auparavant, drame qu'il a dû fuir et oublier. Comme le narrateur d'*Extinction* qui retourne au château de son enfance et à sa famille, à l'origine de sa maladie.

Livre dérangent à de multiples points de vue – moral, politique, esthétique –, *Le pont* se lit comme une enquête sur les sentiments véritables du narrateur derrière le masque du dégoût.

Judy Quinn

Steve Auger

LE ROSIER INCENDIAIRE

Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières,
2008, 55 p. ; 14,95 \$

Poésie rédigée pour les initiés, *Le rosier incendiaire* marque par sa rigueur. Conçus pour toucher un point sensible chez le lecteur, les poèmes de cette œuvre s'affirment en tant qu'unicité. Chaque page est une toile où Steve Auger livre son art enflammé. Pyromane du stylo, l'encre est son essence. Il allume sa plume et le texte s'échauffe.

Qui prendra le temps de s'asseoir, de cueillir le livre et de lire ses pages comme l'on respire les pétales d'une rose sera ensorcelé par un style énigmatique. Pour un néophyte, la lecture peut sembler difficile de prime abord. Mais les textes, qui dépassent rarement deux pages, s'approprient aisément. Les lire à haute voix et visualiser les vers permet d'accéder à l'âme

du livre. Après s'être familiarisé avec les textes, il devient alors possible pour le lecteur de les relier à un moment de sa journée, une de ces plus banales de la vie quotidienne, où la confiance peut venir à manquer. Ces petits instants teintés d'une poésie brûlante forment une fleur parfumant la grisaille.

Quelques passages bousculent les croyances, d'autres secouent les idées reçues et certains remuent le moral. L'ensemble modifie la perception que l'on peut avoir de la poésie, trop souvent vue comme un ramassis de rimes insignifiantes. Avec sa multitude de vrais poèmes sensés, Steve Auger décrit un état, il raconte une histoire. Comme la poésie est un art intime, il serait aisé de croire que c'est la sienne, cependant il ne serait pas faux de s'y reconnaître. Ardent recueil d'un artiste réaliste, *Le rosier incendiaire* stimule l'intérêt profond, il attise la conscience endormie et réchauffe les esprits. Impossible d'y rester insensible.

Luc Nadeau

Yu Hua

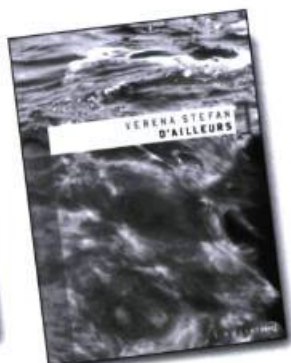
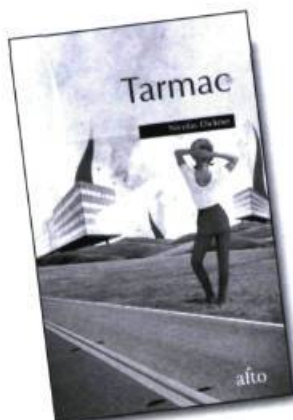
BROTHERS

Trad. du chinois par Angel Pino
et Isabelle Rabut

Actes Sud, Arles, 2008, 716 p. ; 48,95 \$

Convergences et contrastes habitent ce livre immense. Deux enfants, qui n'ont ni la même mère ni le même père, vivent sous le même toit par suite du mariage d'une veuve et d'un veuf. Ils diffèrent autant que le peuvent deux parfaits étrangers et seront, leur vie durant, tour à tour intimes et concurrents, vouant à la même femme des sentiments également définitifs et diversement exprimés. Sur eux, la Chine pèse de tout son poids et de son irrésistible ébullition. En une quarantaine d'années, elle passe, et les frères avec elle, de la brutale Révolution culturelle aux délires du capitalisme transnational. Que deviennent des presque frères quand tout s'effrite ?

Le registre de Yu Hua a l'ampleur et l'irrégularité requises. À l'échelle humaine, les drames font pleurer ou vomir, les violences sont étalées avec une franchise qui confine à la cruauté, l'héroïsme côtoie l'abjection, les sentiments font la navette entre la haine et l'adulation. Et la société se permet des contradictions comparables. Le style obéit aux besoins : minutieux pour



stigmatiser les 20 soupirants de la belle Lin Hong ou pour clamer que Li Quangtou a acheté au Japon 3567 tonnes de complets-veston d'occasion, rabelaisien lors du concours auquel participent 3000 vierges (?) ou quand le jeune Li Quangtou exerce sa libido sur les poteaux, émouvant au moment du testament de la mère, faussement détaché quand l'amour départage les presque frères...

Yu Hua a tôt fait de malaxer en un tout les disparités les plus centrifuges. Plusieurs de ses personnages satellites portent et garderont jusqu'à la fin le nom de leur métier : Tong le forgeron, Zhao le poète, Yu l'arracheur de dents, mais la plupart d'entre eux s'approprient en un clin d'œil la logique de la compagnie par actions ou celle des trucs publicitaires. Alors qu'apparaissent les voitures modernes, les superstitions perdurent et les sages proverbes trouvent toujours à s'appliquer : « Pas question de laisser le canard s'envoler maintenant qu'il est presque cuit », disent ceux qui reviennent à leurs fiancées faute d'avoir pu séduire la belle Lin Hong. C'est tout juste, tant Yu Hua contrôle l'orientation des réflecteurs, si le lecteur occidental prend conscience des coutumes applicables aux funérailles ou à la distribution de la nourriture.

On chercherait vainement chez Yu Hua les traces du puritanisme ou du jansénisme. Li Quangtou, qu'on a surpris en train de reluquer les fesses de la belle Lin Hong aux toilettes publiques, fait commerce de ses observations. L'amoureux Song Gang se laisse greffer des seins pour mieux vendre une potion qu'il sait inefficace. Le concours des 3000 miss vierges marque le

lancement de plusieurs types d'hymens de rechange. Dans ce déferlement saugrenu et moqueur d'émancipations nouvelles ou retapées, Yu Hua fait percevoir que la Chine, massive et compacte, est également mobile et disponible, irrévocablement fidèle à elle-même et pourtant toujours prête à digérer les audaces du concurrent. Alain Peyrefitte le pressentait, dès 1973, quand il signalait *Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera*. Yu Hua, parlant d'hier et d'aujourd'hui, oriente le regard vers l'avenir.

Laurent Laplante

Nicolas Dickner

TARMAC

Alto, Québec, 2009, 272 p. ; 23,95 \$

Après *Nikolski* qui l'a révélé non seulement au Québec, mais aussi à l'étranger par ses traductions, Nicolas Dickner revient avec un roman moins ambitieux, qui utilise néanmoins de manière aussi réjouissante l'art du récit, de l'ironie et du suspense. Il se sert de ces matériaux pour réfléchir à la mise en forme des utopies, des logiques de la fin et de la découverte de l'autre. Ce faisant, *Tarmac* réussit en quelque sorte l'impossible : il exhausse Rivière-du-Loup en lieu de basculement planétaire, en espace mondialisé, cosmopolite, en territoire mémoriel travaillé par la métamorphose, l'effacement des traces, les transformations architecturales. La ville du Bas-du-Fleuve devient un creuset formidable pour inscrire le contemporain, les errances médiatiques, pour s'alimenter des grands courants mondiaux.

Autour d'un terrain de baseball, le narrateur Mickey rencontre Hope, jeune femme vive et affranchie, qui se consacre, comme sa famille, à la fin du monde. Entre les deux adolescents se noue une amitié forte, faite de nouvelles télévisées, de menace nucléaire, de guerre froide, de nouilles asiatiques, autant de faits, de discours et d'objets qui les inscrivent dans un monde à la continuité problématique. Le récit suit le point de vue de Mickey, qui évoque, en 97 courts chapitres, leur rencontre, leur squattage du sous-sol familial, de même que les errances de Hope. C'est sur ce dernier point que Dickner fait montre de sa réelle maîtrise littéraire alors que le récit déplace avec acuité son point de vue narratif et expose la posture de témoin de Mickey.

Hope se retrouve au Japon, dans un pays qui n'est que l'hypertrophie de ce que Rivière-du-Loup était déjà : un lieu morcelé, en reconstruction, aux identités multiples et insoupçonnées. Tout concourt à lier les deux mondes : les terrains de baseball, le béton, la présence fantomatique du Mur de Berlin, les nouilles, les langues étrangères, la traversée des frontières, la mouvance urbaine. Dans ce jeu de rabattement, dans cette attente de la fin et des déplacements, dans ce témoignage inquiet et serein tout à la fois d'une période de transition qui annonce notre rapport contemporain au monde, Dickner privilégie la nécessité de se forger une mémoire par les récits à toutes les tentatives de s'offrir des réponses déjà formulées pour encaisser les chocs d'un univers discontinu. Oui, le récit est un fil tenace.

Michel Nareau

Verena Stefan

D'AILLEURS

Trad. de l'allemand par Louis Bouchard et Marie-Elisabeth Morf

Héliotrope, Montréal, 2008, 245 p. ; 24,95 \$

Verena Stefan – auteure féministe de langue allemande – vit à Montréal depuis une dizaine d'années. Née en 1947 à Berne (Suisse), elle publie en 1975 son premier roman, *Mues*, best-seller traduit en huit langues. Plus de trente ans plus tard, son sixième livre, *D'ailleurs*, est le premier à paraître en terre québécoise.

Lequel du choc culturel ou du choc amoureux a précédé l'autre ? Le dépaysement est brutal, ne l'est-il pas toujours ? « Les étrangers immigreront les yeux fermés dans un pays. » À son arrivée, dans la jeune cinquantaine, il lui faut apprivoiser son amoureuse Lou et une nouvelle patrie. Outre son allemand natal, elle choisit de se mettre en oreilles et en bouche les deux langues de Montréal, le français et l'anglais. « Une immigrante n'est ni voyageuse ni invitée. Le corps le sait. »

Une autre surprise, une autre adaptation l'attend et pas des moindres. Un corps étranger se développe dans son propre corps, à son insu, contre elle-même. Son corps la trahit. « C'est un cancer. Cette fois, la langue étrangère ne crée pas de distance protectrice, la phrase pénètre en plein cœur. Il s'arrête. » Avec beaucoup de sensibilité, Verena Stefan raconte ses histoires entremêlées avec leurs divers et difficiles niveaux de douleur.

D'ailleurs vogue au gré des saisons et de la nature québécoise. « Entre les lacs, il y a des forêts, ça, c'est mon pays. » Pour mieux affronter sa triple souffrance, l'auteure se tourne vers ses souvenirs d'enfance et tente de cerner la complexe réalité de son père, lui-même immigrant. « Tu as grandi avec un père dépaycé. Aussitôt qu'il ouvre la bouche, il se fait remarquer. »

Verena Stefan réussit à transposer sa vulnérabilité d'amoureuse, d'immigrante et de malade effondrée en un exercice cathartique d'une grande douceur. Même si le style est parfois plus alambiqué que fluide et la juxtaposition de trois langues souvent bizarre, *D'ailleurs* s'impose comme un témoignage de notre fascinante force vitale, au-delà de notre « insoutenable légèreté ».

Michèle Bernard

Premier roman

De la romancière on ne sait rien d'autre que ce que nous en dit la quatrième de couverture. La Toile n'en dit pas davantage. Y apparaît la photo d'une ravissante blonde, mère de trois enfants, étudiante en sociologie ayant à ce jour écrit des textes spécialisés et prononcé des conférences sur ses thèmes favoris, dont la maternité, la sexualité, la construction de l'identité. Pas réellement d'attentes particulières, donc, en ouvrant ce premier roman. Aussi, quel plaisir de découvrir une voix semblable à nulle autre !

Pourtant, les personnages pourraient se fondre dans notre entourage et leur histoire se comparer à la nôtre. Ce peut être un motif d'intérêt : se regarder vivre, réfléchir à ses choix à travers la mise à plat de vies d'autrui. Mais c'est d'abord l'humanité du propos, la structure même du récit et la finesse du style qui incitent à poursuivre. À défaut du don d'ubiquité, le narrateur se promène d'Angela à Anna, les deux héroïnes nées le même jour. Le chassé-croisé va de leur conception, histoire de les camper dans un milieu donné, jusqu'à leur vieillesse, à toutes les étapes de leur vie. Les deux personnages occupent des espaces géographiques et sociologiques différents, quoique toujours aux Pays-Bas, territoire qui semble si familier à l'auteure que l'on pourrait croire qu'elle en vient. Cette impression émane du naturel avec lequel sont semés ici et là mots néerlandais et faits culturels.

Est-ce leur milieu social qui a modelé Angela et Anna, ou leur caractère respectif qui influe sur leur devenir ? Évidemment, la romancière ne tranche pas, pas plus qu'on ne le ferait dans la vie, devant la complexité des êtres. Avec finesse et intuition, la romancière les regarde aller, elles et leur famille. Pas de jugement, même si Angela, par ses préoccupations écologistes et tiers-mondistes, au premier abord semble attirer davantage la sympathie du narrateur que la spécialiste des césariennes électives qu'est la bourgeoise Anna. Mais en bout de ligne, les deux personnages ont des zones comparables d'ombre et de lumière.

Si par les thèmes abordés dans *Ce qui s'endigue* on reconnaît la sociologue, la forme elliptique au pouvoir évocateur, le style poétique et sans flaflas d'Annie Cloutier révèlent une écrivaine de grand talent.

Pierrette Boivin



Annie Cloutier
CE QUI S'ENDIGUE
Triptyque, Montréal, 2009, 235 p. ; 22 \$

HAMAC : LE PLAISIR DE LA LITTÉRATURE

186 PAGES, 17,95 \$, ISBN 978-2-89448-540-8

Yves Sanjoux
La Deuxième Vie de Clara Onyx

132 PAGES, 16,95 \$, ISBN 978-2-89448-556-9

Emmanuel Bruchez
Au passage

270 PAGES, 22,95 \$, ISBN 978-2-89448-557-6

Johel Gravel-Richard
Enthées

162 PAGES, 17,95 \$, ISBN 978-2-89448-571-2

Fry Samad
Être

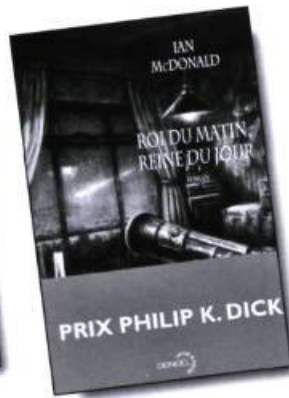
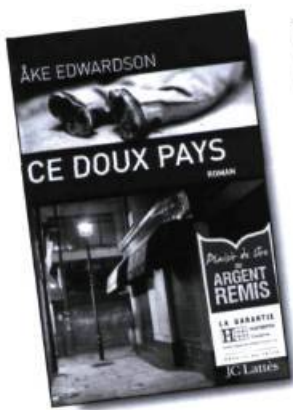
240 PAGES, 21,95 \$, ISBN 978-2-89448-600-9

Françoise Bouffier
La Loue

Nouvelle parution

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

Visitez notre nouveau site Internet: **Hamac.qc.ca**



Åke Edwardson
CE DOUX PAYS

Trad. du suédois

par Marie-Hélène Archambeaud

Lattès, Paris, 2008, 380 p. ; 29,95 \$

Aux petites heures du matin, un chauffeur de taxi s'arrête à un dépanneur de la banlieue de Göteborg pour acheter des cigarettes. À l'intérieur, il découvre le corps de trois hommes, le visage arraché par des coups de fusil tirés à bout portant. Bienvenue dans *Ce doux pays* d'Åke Edwardson.

Ce doux pays dont nous parle Edwardson, c'est la Suède ancestrale, celle des *matjes* et des schnaps ingurgités la nuit de la Saint-Jean, celle de la social-démocratie et du soleil de minuit. À cette Suède immuable Edwardson oppose une autre Suède, celle de l'immigration, de la xénophobie et de l'omerta. C'est à la lisière de ces deux mondes que se déroulera l'enquête, toutes les victimes étant d'origine perse, kurde ou africaine.

D'entrée de jeu, nous savons qu'il existe un témoin de la fusillade : un jeune garçon en fugue cette nuit-là. L'auteur émaille son récit des soliloques de cet enfant tenaillé par la peur, mêlés, à leur tour, au récit d'une évasion d'un pays qui pourrait tout aussi bien se situer au Moyen-Orient qu'en Afrique. On est donc plongé simultanément dans trois univers dont deux seulement semblent liés.

Les familiers des livres d'Edwardson savent que leur intérêt réside presque autant dans les relations entre les membres de l'équipe d'enquêteurs que dans la résolution des crimes auxquels ils font face. On sait également que le rythme trépidant

n'est pas la marque de commerce des récits d'Åke Edwardson. Sans doute on ne s'y traîne pas les pieds, mais on emprunte souvent les mêmes sentiers, on réécoute les témoignages, on relit les rapports, on revisite les lieux du crime. Bref, on récapitule souvent. C'est grâce à la persistance qu'on finit par trouver la solution et non à la suite de la découverte de quelque pierre de Rosette.

Ceux qui aiment les intrigues où le contexte compte autant que les crimes eux-mêmes et où les policiers font également office de travailleurs sociaux seront bien servis par *Ce doux pays*. Ceux qui aiment les enquêtes plus serrées et plus trépidantes trouveront, par contre, le temps un peu long.

Yvon Poulin

Robbert Fortin
PERSONNE N'A TROUVÉ D'ANGLE
À LA BEAUTÉ

L'Hexagone, Montréal, 2008,
165 p. ; 19,95 \$

Lire le recueil que le poète préparait pour publication et qu'il n'a pu voir achevé, ni tenir entre ses mains parce que la mort l'a surpris en avril 2008, se fait en retenant légèrement le souffle, en admettant difficilement, mais forcément, que le sien ne donnera plus cours à ses mots. L'esprit tremble aussi un peu, qui tend à voir dans chaque poème le pressentiment de ce qui était sur le point d'advenir, cette mort abrupte. Il faut lire et relire *Personne n'a trouvé d'angle à la beauté* pour laisser au recueil le temps d'installer sa poésie, comme auparavant, alors que la voix et la présence de Robbert Fortin se trouvaient à notre portée. Il faut lire sans le

regretter, lui qui a tant donné à la poésie, aux poètes, avec la collection « L'appel des mots » qu'il avait créée et qu'il dirigeait.

Le recueil s'ouvre sur cette impression que « chacun va ses os » dans un monde changeant, en perte d'humanité, acharné à tuer sa sève, mais qui demeure le décor de nos quêtes. Le pari de son précédent recueil, *Les dés de chagrin*, demeure celui de la nécessité de vivre, même dans ce monde de plus en plus privé de sens, et malgré l'impression de ne plus y correspondre. « [R]éponds oui / surtout si tu ne peux t'empêcher / de reconstruire de la beauté / avec des morceaux de non-sens. »

Les poèmes de l'ensemble suivent le fil des déplacements du poète et rendent ce que son regard a saisi du vif des « tu » successifs entrevus, des scènes aperçues. L'angle choisi permet de fouiller au-delà des apparences et de laisser émerger ce qui pourrait, « l'irréparable », ou « ce que lumière touche » et qui nourrit. Pour poursuivre sa route dans des paysages sans apaisement, même familiers comme Montréal ou Québec, il faut accorder foi au possible recommencement. « [P]ourquoi jouerais-tu à faire barrage / au vif éclat de ta naissance / quand tout en toi s'accorde / à recommencer l'alam-bic / au seul torrent de croire. »

Quand, dans la deuxième partie, les déplacements se font outre-mer, de Londres à Paris, de Fontainebleau à Saint-Rémy-de-Provence, de Vérone à Genève, le poète revisite lieux mythiques, symboles, tableaux célèbres, parcs, jardins, arbres ou cours d'eau connus. Les poèmes disent les vides et les pleins de chacun, les promesses et les désillusions, la fausseté parfois. Ils dénoncent l'avidité des riches et des puissants, ils s'attardent aux noyés, à leurs « rêves bus », à l'enfant qui aspire à la mer. Ils déboulonnent certaines figures vantées ou redonnent à qui le mérite l'éclairage voulu. Le regard ne s'arrête pas au su, au convenu, il surprend ce qui s'offre à lui. Le poète se veut « celui qu'on n'attend pas ». « [J]e laisse les choses être / de manière à m'éloigner du prévisible. » Et le langage prend le relais du regard pour le porter plus loin : « [M]es yeux sont plus vastes si je les change en poème ».

Il reste que la fragilité des choses et des êtres tient la beauté en déséquilibre et la terre en sursis. « [J]e ne sais plus quoi répondre à la vie / je m'exerce à retarder la mort de l'homme. » Les mots de Robbert

Fortin lui survivent et ce dernier recueille plaide pour un consentement à la vie, même si la terre voit « mourir ses rêves ».

Hélène Lépine

Ian McDonald

ROI DU MATIN, REINE DU JOUR

Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pugi

Denoël, Paris, 2009, 481 p. ; 52 \$

Né en 1960 en Angleterre d'une mère irlandaise et d'un père écossais, Ian McDonald vit aujourd'hui en Irlande et est l'auteur d'une œuvre à tout le moins prolifique maintes fois encensée par la critique et récompensée par de nombreux prix. *Roi du matin, reine du jour*, d'abord paru en 1991, a obtenu le prix Memorial Philip K. Dick en 1992.

D'emblée ce roman, vaste et généreux dans son déploiement tous azimuts, est impossible à résumer sinon qu'en versant à notre tour dans l'hyperbole. Je m'en tiendrai donc à un seul qualificatif : étonnant, pour le moins (peut-être s'agit-il, tout compte fait, d'un synonyme d'irlandais). En ce sens, l'épilogue est des plus révélateurs : « Dans la Fantasy... toutes les histoires doivent s'étaler sur trois volumes et contenir au moins une référence à la Chasse sauvage » (David Langford). Le lecteur de *Roi du matin, reine du jour* ne sera pas déçu.

Le roman n'est pas sans rappeler l'univers de Lewis Carroll, plus particulièrement le roman *Sylvie et Bruno* qui met en scène de jeunes enfants dont l'innocence de l'âge et la pureté leur permettent de sentir la présence d'êtres surnaturels évoluant dans des univers parallèles, conférant au roman une couleur fantastique certaine. L'humour et la dérision ajoutent ici une teinte

Un espoir pour l'Afghanistan ?

Jonathan Dupuis est journaliste et il rentre d'une mission en Afghanistan. Une mission au cours de laquelle il a été capturé par des talibans extrémistes. Il a connu l'horreur que certains fanatiques jugent légitime d'infliger à d'autres êtres humains. Ce qu'il a vécu est d'une si grande atrocité qu'il l'a en partie gommé de sa mémoire.

À son retour à Montréal, Jonathan tente de reconstruire sa vie telle qu'il l'a connue auparavant, avec sa compagne Maryse.

Mais les démons qu'il a affrontés en Afghanistan le hantent. Il doit également faire face à certains antagonismes qui remontent à bien avant son départ pour l'Asie du Sud-Ouest, notamment celui qui l'oppose à son père, un riche homme d'affaires au tempérament dominateur.

Petit à petit, il arrive à combler certains trous de sa mémoire à partir de ce qu'il n'a jamais oublié : les yeux de la belle Rachida, qui a pris soin de lui alors qu'il était gravement blessé et qui lui a sans doute sauvé la vie. Des yeux noirs cernés de khôl, magnifiques ! « Ces yeux veillaient sur ma vie pour qu'elle ne s'échappe pas », affirme Jonathan.

Pourtant, le jeune journaliste devra à nouveau partir vers l'Asie, dans l'espoir de mettre en place les derniers morceaux du puzzle. Y parviendra-t-il, au moment même où les événements se bousculent autour de lui ? Réussira-t-il à reprendre sa vie là où il l'avait laissée avant son tragique séjour en Afghanistan ? Ou, au contraire, d'autres occasions s'offriront-elles plutôt à lui de reconstruire son existence sur de nouvelles bases ?

Jocelyne Mallet-Parent a beaucoup voyagé. Elle est d'origine acadienne et présidente du Regroupement des auteurs de la Gaspésie. Son premier roman, *Sous le même soleil*, publié en 2006, lui a valu le prix France-Acadie 2007. *Dans la tourmente afghane* est sa troisième œuvre romanesque. Elle y met en scène, avec maîtrise, des personnages pleins d'humanité, aux prises avec les vicissitudes de l'existence, tout en ménageant une intrigue propre à soutenir l'intérêt et dont le fil ne se dénoue qu'à la toute fin. Les ingrédients du succès sont donc tous réunis et les lectrices et lecteurs seront à coup sûr captivés par ce roman empreint de lucidité et d'une grande sensibilité. Un roman sous le signe de l'espoir. Un espoir assez fort pour survivre à la folie des hommes...

Gaétan Bélanger



Jocelyne Mallet-Parent

DANS LA TOURMENTE AFGHANE

David, Ottawa, 2009, 213 p. ; 21,95 \$



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

www.litteraire.ca

info@litteraire.ca

1 (866) 533-3755

(514) 252-3033

Culture,
Communications et
Conditions Humaines
Québec

Laissez vous séduire par les mots

53 ateliers de formation littéraire

449 heures d'initiation ou de perfectionnement

en roman, poésie, récit,
théâtre, édition...

à Laval, Longueuil, Montréal,
Québec, Lévis, St-Jérôme,
St-Jean-sur-Richelieu,
Repentigny, St-Antoine-de-Tilly





verdoyante sans laquelle le lecteur risquerait, peut-être, de s'essouffler devant ce qui peut, par moments, ressembler à des prouesses narratives.

Malgré ce qui vient d'être dit, un aperçu de la première partie du roman illustrera le projet. Un astronome réputé croit avoir découvert un vaisseau spatial empruntant les formes d'une comète et il met tout en œuvre, voire il sacrifiera tout, vie professionnelle, famille et réputation, pour communiquer avec ces êtres venus d'ailleurs. Son énergie, son temps, sa fortune entière seront consacrés au projet insensé de jeter un pont entre deux univers alors que sa propre fille, qui vient d'atteindre l'âge de la puberté, entretient des relations avec le monde des fées qui ne s'avéreront pas que pures et chastes.

Cette première partie, dont le ton et le style évoquent par moments la littérature anglo-saxonne du XIX^e siècle, se présente en une succession d'extraits de journaux des principaux protagonistes, dont la mère de la jeune Emily, poétesse célèbre et spécialiste de la société celtique qui fait écho aux revendications sociopolitiques et littéraires irlandaises. Dans la seconde partie du roman, dont certains personnages rappellent l'univers de Beckett, l'ombre de l'IRA est omniprésente sous un jour plus romantique que politique.

La vastitude du projet n'est pas sans susciter quelque admiration et l'on comprend, sans nécessairement partager tout ce que l'auteur nous propose, qu'un tel livre puisse revendiquer le statut d'exploit.

Jean-Paul Beaumier

Esther Rochon

LA DRAGONNE DE L'AUORE

Alire, Québec, 2009, 463 p. ; 15,95 \$

La dragonne de l'aurore est le quatrième roman d'Esther Rochon qui s'inscrit dans le cycle de Vrénalik, après *Le rêveur dans la citadelle*, *L'aigle des profondeurs* et *L'archipel noir*, un cycle dans lequel les Asvens, un peuple fragile, sont accablés par une malédiction qui dure depuis trop longtemps : celle que leur a infligée le dieu Haztlén, par la voix du Rêveur Shaskath. Les Asvens, désormais enchaînés à leur Archipel de Vrénalik, évoluent dans une société vouée au déclin, jusqu'à ce que Taïm Sutherland les délivre dans le dernier tome du cycle, *La dragonne de l'aurore*.

Ce roman est à lui seul une épopée riche qui allie science-fiction et fantastique. Il dépeint rigoureusement une société crédible par sa propre géographie, son histoire, sa mythologie, ses valeurs et par ses propres rituels. Intemporelle, cette saga est composée de personnages étranges dont les heures sont meublées par une spiritualité profonde et touchante, traces de l'appartenance bouddhiste de l'auteure. Ces héros dotés d'une sensibilité particulière philosophent avec personnalité et sagesse sur le pouvoir, la liberté et surtout, sur l'espoir. Dans *La dragonne de l'aurore*, le culte et la sorcellerie s'actualisent et prennent une intensité originale, à un tel point que l'action, qui se déroule sur un trop grand nombre d'années, en est amoindrie. L'écrivaine nous présente de beaux moments nourris de métaphores

saisissantes et qui font appel aux sens, par exemple lorsque Taïm Sutherland exécute ses danses rituelles ou qu'Anar Vranengal, sorcière de l'Archipel, entre en contact avec l'esprit du Rêveur. Par ailleurs, l'odyssée est divisée en trois parties qui exposent des perceptions différentes de l'histoire selon trois personnages.

Adeptes de philosophie, de spiritualité, de prose lyrique et de science-fiction, vous adorerez Esther Rochon, gagnante de plusieurs prix littéraires, notamment le prix Boréal et le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

Julie Pelletier

Alain Nadaud

LE PASSAGE DU COL

Albin Michel, Paris, 2009, 324 p. ; 29,95 \$

Dépit par le peu de reconnaissance publique de ses œuvres, un écrivain français décide de se rendre au Tibet où, confie-t-il, il souhaite « tester et valider par [lui]-même l'efficacité des pratiques qui conduisent à prendre de la distance ». Mais voilà que l'autobus inconfortable qui cahote sur les étroites routes escarpées menant du Népal à la frontière tibétaine doit s'arrêter brusquement. Des éboulis entravent le chemin tandis que d'autres menacent la sécurité des véhicules et de leurs passagers. Il faut attendre. Combien de temps ? Nul ne le sait. Peut-être même faudra-t-il que les étrangers repartent, leur visa expiré, sans pouvoir mettre les pieds au mythique pays des lamas. À l'insu des autorités d'occupation chinoises, le Français se joint cependant au supérieur d'un monastère tibétain et à son moine-soldat pour se rendre au Tibet, à la faveur de la nuit, par un sentier abrupt astucieusement camouflé qui contourne le poste-frontière.

Après une longue marche éprouvante, du passage d'un col à un autre, le trio parvient enfin au monastère isolé dans les hauteurs de la chaîne himalayenne. Guidé par un lama d'une grande érudition versé dans les diverses pratiques du contrôle du corps et de l'exploration des méandres de l'esprit, le Français entreprend une initiation qui se manifeste, dès le début, par des rêves étranges et précis. L'écrivain, qui proclame ne pas vraiment ajouter foi aux croyances bouddhiques de la réincarnation, se voit tour à tour sous les traits d'un pêcheur

dans la Grèce antique, d'un légionnaire roman agonisant lors d'une embuscade en Gaule, d'un peintre d'icônes dans la Byzance des premiers temps de la chrétienté, d'un copiste dans un monastère normand, du secrétaire d'un duc libertin et d'un archéologue dirigeant les fouilles sur le site ensablé de l'antique Mésopotamie. Aurait-il entrepris un voyage dans ses vies antérieures ? Et que signifie le fait que l'axe de chacune de ces vies tourne autour de l'écriture, d'une quête de l'expression écrite qui, cependant, reste toujours inachevée ? Perçoit-il là le fil incassable qui le rattache à l'essence même de son âme d'une réincarnation à l'autre ? Et s'il s'agissait plutôt de personnages et d'intrigues échappés de ses propres romans ?

Tout à la découverte de ses sentiers intérieurs, le narrateur se retrouve cependant malgré lui entraîné au cœur même des formes que prend l'oppression du Tibet et est brusquement forcé de fuir le monastère. Retrouvant les deux compagnons de son entrée clandestine au pays, il devra affronter des cols de plus en plus escarpés pour atteindre le Népal alors que les soldats chinois sont à leurs trousses.

Alternant entre les chapitres consacrés à l'aventure du narrateur au Tibet et le récit de ses rêves, *Le passage du col* nous accroche dès les premières lignes et capte notre curiosité jusqu'à la dernière page. Les lecteurs férus de bouddhisme pourront sans doute y voir une interprétation romancée de leurs croyances. Mais est-ce vraiment cela dont parle Alain Nadaud ? Son dernier roman ne serait-il pas plutôt une réflexion en trompe-l'œil sur la littérature, ses pouvoirs et les périlleux passages du col qui jalonnent la vie des écrivains ? Une lecture étonnante...

Linda Amyot,

JKA, jeune éditeur

Premier roman, publié dans une jeune maison d'édition fondée par Linda Roy en 2006 d'abord pour éditer et promouvoir ses propres ouvrages. Mais depuis 2007, Linda Roy a aussi publié plus d'une vingtaine de livres présentés dans les salons du livre partout au Québec. La particularité de JKA tient au fait que l'éditrice fait tout, seule : lecture des manuscrits et choix des auteurs à éditer. *Ombre* de Nathalie Parent s'inscrit dans la lignée des romans populaires auxquels s'intéressent entre autres genres les éditions JKA.

C'est l'hiver. Alexandre commence à penser retourner au travail après un an de convalescence, à la suite d'un grave accident qui a causé la mort de sa femme. Inconsolable, il vit seul, isolé dans son chalet quelque part dans les Laurentides. Un jour, alors qu'il sort de la quincaillerie du village, un chien errant, un husky semblable à celui qu'il avait eu enfant, le suit comme s'il était son maître. Une forte complicité se manifeste entre l'homme et l'animal. Personne ne le réclamant, Alexandre l'adopte et le nomme Shadow. Néanmoins, des événements inquiétants surviennent, de plus en plus fréquents. L'impossible surgit, engendrant la peur chez Alexandre et le doute chez le lecteur. Aurait-il des hallucinations ? Serait-il victime d'un dédoublement de personnalité, comme il a cru l'entendre de la bouche de la psychiatre ? D'ailleurs, que se passe-t-il dans ce centre de recherche psychiatrique trop bien gardé ? Alexandre a-t-il raison de croire que Shadow, qui disparaît et réapparaît inopinément, entraînerait la mort de qui le voit ? Pourtant, n'est-ce pas lui qui protège son maître de l'ombre géante qui le poursuit ? Alexandre a beau fuir, la peur l'étreint devant les menaces inexplicables.

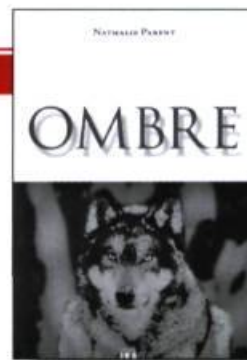
L'imagination ne manque pas à Nathalie Parent. Elle aurait toutefois intérêt à resserrer l'histoire qui s'étire trop, au point de nuire à la tension dramatique, et à ne pas oublier que, même dans le fantastique où le surnaturel surgit dans le réel, toute invraisemblance n'a pas sa place, même s'il s'agit de détails, comme le fait que la petite Cassandra qui n'est jamais sortie de son village mexicain parle français. Il faudra voir comment évolue cette écrivaine lors de la parution de son prochain roman, *Existence*, annoncée pour 2010.

Pierrette Boivin

Nathalie Parent

OMBRE

JKA, Saint-Pie, 2009, 344 p. ; 24,95 \$



Nouvelles fantastiques	Nouvelles de science-fiction	Roman psychologique	Nouvelles érotiques	Roman fantastique	Nouvelles érotiques
Au Jardin des allongés ISBN 9782923753003	Une fissure dans le sablier ISBN 9782923753010	Le Cœur de Pierre ISBN 9782923753027	Eux dans l'eau ISBN 9782923753034	Enfants pour l'enfer ISBN 9782923753041	Hommes de guerre ISBN 9782923753058

Les Éditions Popfiction / Courriel : edpopfiction@videotron.ca / Site Web : www.editionspopfiction.com

I policier suédois, récit, premier roman



Henning Mankell
LE CERVEAU DE KENNEDY
 Trad. du suédois par Rémi Cassaigne
 Seuil, Paris, 2009, 391 p. ; 34,95 \$

Plus connu comme auteur de romans policiers, le Suédois Henning Mankell, né en 1948, est aussi romancier – fictions centrées sur les grandes questions de société – et écrivain de théâtre. Depuis 1985, il partage son temps entre la Suède et Maputo au Mozambique, où il dirige le Teatro Avenida. Mankell se plaît à résumer : « [...] j'ai un pied dans la neige, l'autre dans le sable ».

Dans *Le cerveau de Kennedy*, Mankell fait éclater sa colère. L'Afrique se meurt du sida et l'Occident se croise les bras. C'est un des thèmes douloureux qu'aborde le grand écrivain, utilisant sa renommée pour témoigner au nom des plus démunis, sacrifiés par nos sociétés impuissantes.

Mankell met ses talents de détective et de conteur au service de l'enquête menée par l'archéologue Louise Cantor. La Suédoise cherche une réponse à sa douleur : qui a tué son fils unique Henrik et surtout pourquoi ? À partir de Stockholm où elle a retrouvé le corps sans vie, elle parcourt l'Europe, l'Afrique et l'Australie, remontant le fil des derniers jours de son enfant. « La catastrophe se produisit à l'automne, et s'abattit sur elle à l'improviste. »

Le métier de Louise Cantor lui a appris à reconstruire des mondes disparus à partir de tessons de poterie ; sa volonté implacable de mère blessée lui sert pour découvrir

et suivre les traces de cette abomination. Elle travaille pièce par pièce, comme dans un puzzle. Suicide, mort naturelle ou assassinat ? Connaîtra-t-elle un jour le scénario ?

Douleurs et pertes d'êtres chers alternent avec cupidité, lâcheté et abandon d'un continent tout entier. Le constat est terrible. « Il faut si possible éviter de mourir avant d'avoir fini de raconter son histoire », explique l'un des personnages du *Cerveau de Kennedy*. Devant l'horreur de la pandémie et l'inégalité des combattants, entre trusts pharmaceutiques, dénuement extrême, mouroirs et cobayes humains, on termine le livre un peu sonné...

Michèle Bernard

Claire Varin
LA MORT DE PETER PAN
 Québec Amérique, Montréal, 2009,
 213 p. ; 19,95 \$

La narratrice de *La mort de Peter Pan* nous entraîne dans une quête de sens, le sens de sa vie après la mort prématurée de Malcolm Wendell Walker, le sens de cette mort, et aussi de la vie de celui-ci. Elle surnomme « Malcommode » cet être singulier, à la fois redouté et terriblement attachant. Il a été son amant et leur amour, une suite de renvois, de rappels, d'embrasements, de refroidissements. Neuf mois après leur rencontre, Malcolm lui a faussé compagnie. Il a péri dans l'incendie que sa cigarette allumée et oubliée a provoqué. Depuis, le jeune homme de 30 ans, l'« Irlandais »,

bohème, buveur, boucher de profession, continue de la hanter, alors qu'elle a dépassé son âge et le siècle qui les a vus naître. Rien ne les délie.

Qui était vraiment Malcolm ? Pourquoi ce lien qui perdure ? La narratrice amorce une quête de sens qui ressemble fort à une enquête dont elle lui dévoile tous les moments, tous les dessous en s'adressant à lui. Elle convie les gens qui l'ont côtoyé, aimé, connu, sa mère, ses amis, ses amantes. Elle les questionne et tente de glaner des réponses susceptibles d'éclairer le parcours difficile de cet errant dont la trace lumineuse de comète entretient l'attachement de tous et de toutes. Elle visite les lieux tristes de son enfance de délaissé, de son adolescence de « mal-parti ». Ici ou ailleurs, elle interprète les mille et un signes que sa soif de comprendre intercepte au hasard ou débusque en deçà ou au-delà du réel. Elle tente de les rassembler en une genèse d'abandons, à lire, à méditer, qu'elle écrit chapitre après chapitre. « Les morts sont inépuisables, brasiers de nature à être ravivés », note-t-elle. Au fil de ses recherches sur Malcolm, sur son père absent, elle aborde ses propres mystères. Elle suit la piste de la jeune femme en colère jusqu'à rejoindre la femme plus nuancée, mais toujours affirmée, qui clôt le récit de cette perte. Ses mots ont donné voix à la souffrance et à l'amour. Malcolm est devenu le personnage de roman qu'il devinait déjà dans ce qu'elle saisissait de lui, et lui d'elle. Ils peuvent poursuivre leur trajectoire de vivants.

Le septième livre de Claire Varin cumule les propositions de lecture. Elles naissent du récit même de l'enquête et l'enrichissent aussitôt. D'abord, ce livre nous engage dans une réflexion sur la mort, sur nos façons de l'esquiver, sur la nécessité de l'intégrer à la vie, sans morbidité, pour une meilleure compréhension du monde. Puis, il nous ramène à différents moments, entre les années 1950 et les années 1980, qui ont forgé les êtres et la collectivité que nous sommes. Il ne maquille aucune réalité, n'atténue aucune responsabilité. Surtout, il pousse loin l'exploration du sens et des enjeux des situations données à partir du seul matériau qu'est la langue, et ceci parce que l'auteure ne craint ni le travail sur les mots ni ce qu'ils révèlent, émotions, sentiments ou idées. En résulte un récit touchant et incisif. Seul peut-être un épisode s'avère

moins prenant, celui du voyage outre-mer sur les traces du père disparu qui n'a que peu donné et nous renvoie malheureusement à la surface des choses en s'attardant trop longuement aux lieux visités. Outre cet éloignement momentané du cœur de la quête, celle-ci trouve son aboutissement et le livre sa justification.

Hélène Lépine

Mylène Durand
L'IMMENSE ABANDON
DES PLAGES

La Pleine lune, Lachine, 2009,
102 p. ; 18,95 \$

Les îles, la mer, le sable, le vent... Les images d'une vie idyllique ? Certainement pas pour cette femme, cette épouse, cette mère, cette fille de naufragés qui, un jour, s'est jetée du haut de la falaise. Et certainement pas pour ce pêcheur, son mari, ni pour Claire, Élisabeth et Julien, ses enfants, qui n'en finissent plus de s'engluer dans l'insoutenable deuil, l'infinie incertitude. A-t-elle vraiment fait le pas de trop pour ne plus

rien avoir à faire avec ces maudites îles isolées au milieu d'un néant liquide ? Ou a-t-elle perdu l'équilibre, désespérée de ne plus pouvoir reprendre pied sur la terre ferme ?

Exilée à Montréal, Élisabeth, l'aînée, s'accroche à l'asphalte, au béton, à tout ce qui est solide pour tenter d'oublier les Îles-de-la-Madeleine, le père, la sœur et le frère restés là-bas. Mais même le corps de Simon-Pierre n'arrive pas totalement à effacer ce qu'elle a vu, ce qu'elle a osé dire alors de sa petite voix d'enfant têtue : « Elle n'est pas tombée, je l'ai vue ! Ne me regardez pas comme ça ! » et qui lui a valu des hochements de tête et des murmures : « [...] folle, folle comme sa mère, pauvre elle, pauvre pauvre enfant ». Claire, la cadette, a repris la place de la mère et de la sœur aînée à la fenêtre de la maison. Elle regarde le bout de la falaise, scrute la mer pour voir le retour du père, du frère, et attend les lettres d'Élisabeth. Mais il y a aussi Bastien qui la presse de partir avec lui... Julien, lui, ne parle plus depuis « l'accident ». À peine se confie-t-il parfois à Claire. Obstiné, il continue d'aller pêcher le pétoncle avec le père et

de construire un petit bateau. Tous essaient de survivre comme ils peuvent. Mais les îles, la mer, les poissons et les algues n'en finissent pas de réclamer leur dû...

En une centaine de pages, *L'immense abandon des plages* raconte avec beaucoup de sensibilité et de retenue l'inaltérable trace de la mort et de l'abandon. Les questions sans réponse. Pourquoi la mère n'est-elle pas tout simplement partie ? se demande l'une des filles. Pourquoi a-t-elle choisi de se rendre à son ennemie, de lui laisser son corps en pâture comme Gabrielle, la jeune noyée découverte un jour par les deux sœurs ? Cette impossibilité du deuil, sans cesse lovée sur elle-même, aurait pu devenir lourde à traduire, lassante. Mylène Durand a su lui donner trois voix différentes : celle du narrateur, celle d'Élisabeth et celle des lettres de Claire. Un premier roman dont on ne sort pas tout à fait indemne.

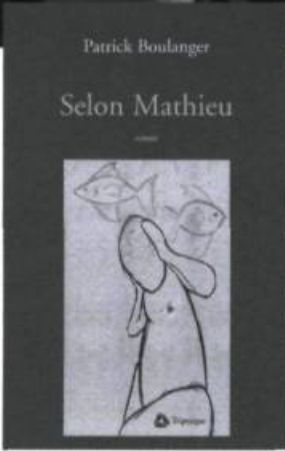
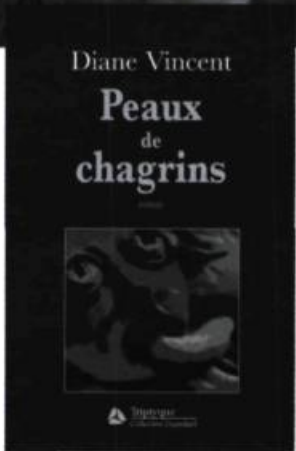
Linda Amyot

Félicitations à Mylène Durand, lauréate du Prix Fiction du Salon international du livre insulaire d'Ouessant pour son roman *L'immense abandon des plages*

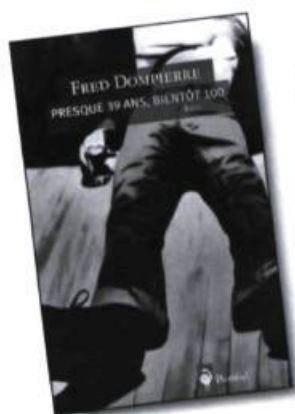
 **Triptyque**

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2009

www.triptyque.qc.ca
tél. : (514) 597-1666

  PATRICK BOULANGER Selon Mathieu roman, 154 p., 18 \$	  LUC LAROCHE Hors du bleu nouvelles, 151 p., 18 \$	  JEAN-MARC BEAUSOLEIL Le souffle du dragon nouvelles, 102 p., 18 \$	  DIANE VINCENT Peaux de chagrins polar, 236 p., 22 \$
--	--	---	---

premier roman, roman



Fred Dompierre
PRESQUE 39 ANS, BIENTÔT 100
 Boréal, Montréal, 2008, 267 p. ; 24,95 \$

Avec ce premier livre de Fred Dompierre, *Presque 39 ans, bientôt 100*, roman aux effluves autobiographiques, les lecteurs se sentent en terrain connu, retrouvant le thème des Québécois qui badaudent çà et là, aliénés par une société qui ne leur appartient pas. Un peu à la Guillaume Vigneault, l'auteur, par l'intermédiaire de son protagoniste, témoigne d'un pessimisme outrancier et d'une mauvaise foi intraitable, résultats du mal-être que provoquent des années de dépression. Le personnage principal, qui se laisse presque noyer par la désillusion, erre aussi dans les mêmes sentiers que les héros des romans de Stéphane Bourguignon. Chez Dompierre, chaque détail du quotidien devient un petit bout de malheur. Néanmoins, pour apaiser le vide intérieur qui l'accable, il y a toujours les femmes qui coulent en lui comme le gin tonic, la même solution qu'aura aussi empruntée le personnage de Marie-Sissi Labrèche dans *Borderline*. Malgré l'essoufflement de la question identitaire dans la littérature québécoise, ce récit propose des anecdotes légères aux couleurs de journal intime, teintées de dérision, ce qui fait sourire ou exaspère le lecteur. L'écrivain ramène tout à la plus simple expression avec une lucidité surprenante et originale qui suscite indéniablement une réaction forte. Un langage panaché, strié d'images et de comparaisons déroutantes qui trouvent leur raison d'être dans un soliloque défaitiste, anime le récit et

interpelle le lecteur sur le bonheur, et à beaucoup plus petite échelle, sur le succès, le passé, le sexe, les médias, la restauration rapide, les animaux de compagnie, les balades en voiture... Un livre d'ambiance où une perception masculine et critique de la vie envahit les pensées confortables d'un profond questionnement existentiel. Avec une écriture à la fois drôle et exigeante et un récit simple et efficace, Fred Dompierre s'inscrit maintenant, à sa manière, dans la vague d'auteurs québécois populaires qui mettent en scène des personnages qui ont un sempiternel mal de vivre.

Julie Pelletier

Jonathan Coe
LA PLUIE, AVANT QU'ELLE TOMBE
 Trad. de l'anglais par Jamila et Serge Chauvin
 Gallimard, Paris, 2009, 248 p. ; 29,95 \$

Rosamond n'est plus. Dans sa maison, sa nièce Gill découvre un legs bien particulier pour Imogen, sa lointaine cousine au deuxième degré, qui doit avoir maintenant dans la trentaine : quatre cassettes de quatre-vingt-dix minutes et vingt photos. Mais Imogen reste introuvable. Avec ses filles Catharine et Elizabeth, Gill plonge alors dans les souvenirs de sa vieille tante qui dévoilent le passé chargé de trois femmes qui lui étaient chères : Béatrix, Théa et Imogen. Un portrait de famille émouvant qui révélera le triste destin de Béatrix, la sœur de sang de Rosamond, et de ses descendantes, un portrait sans complaisance pour élucider l'énigme d'une lignée.

Avec talent et justesse, Jonathan Coe trace, dans *La pluie, avant qu'elle tombe*,

vingt scènes de la vie de Rosamond depuis l'évacuation des enfants pendant la Seconde Guerre, origine de son séjour chez oncle Owen et tante Ivy à Warden Farm, jusqu'à son cinquantième anniversaire.

Un voyage en Auvergne, un oiseau mort, une chanson fétiche, un disque qui tourne toujours lorsqu'on trouve le corps de Rosamond... des épisodes négligeables dans la trame d'une vie et sans liens apparents mais qui prendront néanmoins un sens nouveau après que Coe, démêlant l'écheveau du passé en relatant des faits anodins et des moments plus dramatiques, les aura mis en perspective. Des événements qui parfois, par un jeu de perspectives justement, prennent un éclat surnaturel. « Est-ce que c'était vraiment des coïncidences ? Si seulement elle pouvait prendre du recul pour avoir une vue d'ensemble. [...] Le sens qu'elle recherchait était perdu. Pire encore : il n'avait jamais existé. C'était impossible. Ce qu'elle espérait trouver n'était qu'une chimère, un rêve, une chose irréelle : comme la pluie avant qu'elle tombe. »

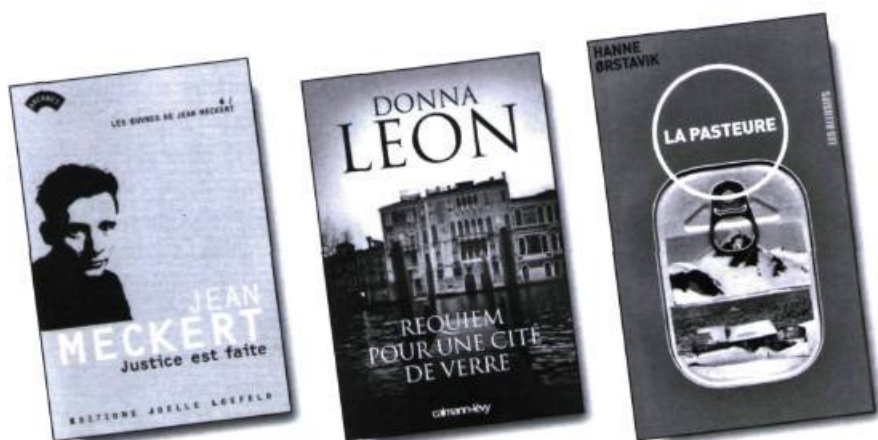
Un roman achevé dans lequel une voix de femme raconte de singulières histoires d'amour.

Sylvie Trottier

Laurence Cossé
AU BON ROMAN
 Gallimard, Paris, 2009, 496 p. ; 39,95 \$

Au bon roman commence sur les chapeaux de roue, à la manière d'un polar ; s'y mêle ensuite une romance qui s'installe lentement et non sans humour, une forme de triangle amoureux qui, au final, confère au récit une dimension tragique. Ce mélange équilibré des genres et des tonalités est aussi un prétexte pour examiner le monde de l'édition et faire connaître le travail du libraire à travers l'histoire d'un autodidacte vaguement rebelle, en quelque sorte tiraillé entre deux femmes qui s'adressent à lui par la littérature. Francesca, une mécène aussi belle qu'énigmatique, a proposé à Yvan d'ouvrir une librairie qui ne mettrait sur ses rayons que des bons romans, choisis par un comité trié sur le volet et dont l'identité est jalousement préservée pour éviter toute forme de lobbying. Ces personnages aux affinités électives, qui se sont donné pour mission de sauver le roman de la médiocrité, des modes

roman, roman noir



et des engouements entretenus par le marketing, connaîtront un succès qui dérangera et ils se feront quelques ennemis puissants. Sur fond de faux débat entre le snobisme intellectuel et le droit à la distraction, les détracteurs du bon roman deviendront de plus en plus inquiétants, passant du harcèlement à l'intimidation, voire à l'agression. Pendant ce temps, l'impénétrable Francesca s'effacera à mesure qu'Yvan apprivoisera Anis, une jeune fille farouche qui, pudiquement, n'exprime ce qui est véritablement important pour elle que par des citations.

Par cette aventure à la fois tragique et divertissante, il semble que Laurence Cossé ait voulu réconcilier l'intellect et le plaisir en faisant l'apologie du bon roman. Afin que son écriture contribue au propos qu'elle illustre, elle a pris soin que son propre récit soit aussi savamment que subtilement travaillé. Ainsi l'érudit appréciera l'inventivité de la narration, car Francesca et Yvan racontent tour à tour à la troisième personne leur propre histoire, reprise en charge par un troisième narrateur dont on comprend peu à peu l'identité. Qu'on se rassure, celui qui se définit comme un simple amateur de romans n'a rien à craindre, car cette façon de faire, qui permet de varier les points de vue pour exprimer avec subtilité la complexité des situations par le prisme des subjectivités, n'a rien d'une construction trop évidemment intellectuelle et produit son effet sans freiner l'élan du récit. Ce pari d'écriture résume aussi le propos : un bon roman suscite avant tout un plaisir, fût-il paradoxal. Mais un bon roman n'est pas que divertissant : il fait du bien ou il fait réfléchir, il aide à se sentir moins seul. En somme, il aide à vivre. En prime, le lecteur du *Bon roman* sera

invité à prolonger son plaisir indéfiniment, car il y découvrira une mine quasi intarissable de suggestions de lecture.

Hélène Gaudreau

Jean Meckert

JUSTICE EST FAITE

Joëlle Losfeld, Paris, 2008, 237 p. ; 20,95 \$

Quand Jean Meckert a publié ce roman en 1954 à la collection « Blanche » de Gallimard, il avait déjà commencé à s'imposer à la « Série Noire », sous le nom de « Jean Amila », comme l'un des meilleurs auteurs français de polar. Tout comme *Nous sommes tous des assassins* (1952), réédité simultanément chez Joëlle Losfeld, *Justice est faite* est la novélisation d'un film éponyme d'André Cayatte, premier volet d'une série de longs métrages que le réalisateur des *Amants de Vérone* a consacrée aux lourdeurs et aux dysfonctionnements de la justice française. Pour autant, Meckert ne s'est pas contenté de coucher sur papier les dialogues de Charles Spaak, mais il a véritablement réécrit le film, fidèle aux préoccupations libertaires de Cayatte, qu'il partageait en grande partie.

De même que *La tragédie de Lurs* (1954 ; J. Losfeld, 2007), inspirée par l'affaire Dominici, révélait en Meckert un essayiste de premier plan, *Justice est faite* permet d'imaginer quel brillant nouvelliste il aurait été, lui qui, en matière de fiction, n'a signé que des romans. Dans *Justice est faite* en effet, sa stratégie narrative consiste à superposer, comme autant de récits brefs, les points de vue des sept jurés appelés à se prononcer sur un troublant cas d'euthanasie :

Elsa Lundenstein, soit par compassion, soit par calcul d'héritière, a aidé à mourir son riche amant, Maurice Vaudrémont, atteint d'un cancer. L'accusée donne elle aussi sa version des faits, en promenant un regard lucide mais cynique sur le déroulement de son procès en assises. On retrouve dans ce livre le meilleur de Meckert : un style évoquant Céline, Pourrat et Prévert, un sens aigu des nuances psychologiques et une saisie lumineuse des murs d'incompréhension qui divisent les individus. La réhabilitation des romans de Meckert, entamée en 2005 avec l'admirable inédit *La marche au canon*, trouve dans ce petit bijou une justification supplémentaire.

Patrick Bergeron

Donna Leon

REQUIEM POUR UNE CITÉ DE VERRE

Trad. de l'américain

par William Olivier Desmond

Calmann-Lévy, Paris, 2009, 284 p. ; 32,95 \$

On ne peut pas parler de thriller pour décrire les romans de Donna Leon, ni affirmer que ses intrigues pèchent par excès de péripéties. *Requiem pour une cité de verre* n'échappe pas à cette règle. Pour tout dire, il faut attendre la découverte d'un cadavre en page 143 pour que débutent les choses sérieuses. Et encore !

C'est le printemps à Venise. Le commissaire Brunetti a des envies irrépessibles de fuir son bureau pour humer l'odeur des premières fleurs. Il accepte donc volontiers d'accompagner son adjoint Vianello à Mestre pour faire libérer un ami, Marco Ribetti, arrêté lors d'une manifestation dénonçant la pollution industrielle dans la lagune. En sortant du poste de police de Mestre, les deux policiers sont témoins d'une violente altercation entre Ribetti et son beau-père, Giovanni De Cal, un riche industriel propriétaire d'une fonderie de verre à Murano. Peu de temps après, Brunetti apprendra que De Cal a publiquement et à plusieurs reprises proféré des menaces de mort contre son écologiste de gendre. Toute la première moitié du livre raconte les démarches du commissaire pour savoir si ces menaces pourraient être fondées.

Au moment où il réalise que celles-ci n'étaient que des paroles en l'air, on découvre le cadavre de Giorgio Tassini, le gardien de nuit de l'usine De Cal, mort devant un

fornace, une tige de souffleur de verre à la main. La victime était également un ardent écologiste sur le point de dénoncer certains industriels coupables d'avoir pollué les eaux de Venise et, de ce fait, d'être responsables des problèmes neurologiques de sa fille. Toutefois, l'autopsie révélera qu'il est mort d'une crise cardiaque provoquée par une trop longue exposition à la chaleur des fours. Alors que tout semble se diriger vers un non-lieu, Brunetti est informé *in extremis* d'un événement, apparemment anodin, de nature à rouvrir l'enquête. Là-dessus, Donna Leon clôt son roman.

Ceux qui sont sensibles aux atmosphères seront ravis de suivre le commissaire Brunetti dans ses déambulations vénitienes, absorbé par le menu du soir autant que par son enquête, content d'assister à un vernissage avec sa femme Paola ou amusé de sa complicité avec la *signora* Elettra, la secrétaire de son patron, l'incapable Patta. Par contre, l'amateur d'intrigues savamment conçues et astucieusement résolues ne trouvera pas son compte dans ces affaires de vraies menaces et de fausse crise cardiaque qui finissent toutes deux en queue de poisson.

Yvon Poulin

Hanne Ørstavik

LA PASTEURE

Trad. du norvégien

par Jean-Baptiste Coursaud

Les Allusifs, Montréal, 2008, 258 p. ; 29,95 \$

Le bout du bout du monde se situe sans doute au nord-est de la Norvège, là où le pays se confond avec ses voisins finlandais et russe. Dans le grand blanc du Finnmark, sur la mer de Barents, vit depuis dix mille ans le peuple Same – ou Saami. Hanne Ørstavik y est née en 1969 et y conduit son personnage, Liv, 35 ans, doctorante en théologie.

La pasteure est luthérienne bien sûr, car l'action se passe en Scandinavie, là où les femmes prêtres sont nombreuses. « Ceci est le sang du Christ. J'ai fait un pas de côté, versé du vin dans la coupe suivante. » Liv veut vraiment être un bon ministre dévoué à sa communauté. « Je me tenais devant l'autel pendant qu'on chantait un psaume. Et il y avait une telle paix. »

La thèse de théologie de Liv, commencée en Allemagne, l'a amenée dans ce coin perdu de la Laponie où a eu lieu en 1852 l'insur-

Le retour de Laferrière

Les lecteurs sont toujours curieux de découvrir une nouveauté de Dany Laferrière, cet auteur que l'on dit des Amériques puisqu'on peut difficilement le ranger d'emblée dans la littérature haïtienne, la littérature québécoise... Ne nous a-t-il pas annoncé récemment qu'il était un auteur japonais ? Et le voilà qui se fait ou refait une identité : fils d'un homme politique haïtien, Haïtien de naissance, il a vécu plus de 30 ans d'exil. En vérité, Dany Laferrière ne s'est jamais livré autant que dans le récit de ce retour au pays natal (rien à voir avec l'œuvre d'Aimé Césaire, même si Laferrière apporte avec lui, dans son voyage, un de ses recueils de poèmes).

On voudrait tellement croire que le retour au pays natal est un remède aux peines de l'exil. Mais, on découvre que c'est la perte de tous les repères due à la distance dans le temps et dans l'espace. Avec ça, il faut parfois tout réapprendre et, pire encore, quelquefois désapprendre. Ce retour apparaît-il alors comme une sorte d'exil à l'envers ?

C'est un retour peu souhaité, comme l'est rarement le départ pour l'exil. Le père de Dany Laferrière, qu'il n'a pas connu, s'était lui aussi exilé, mais longtemps avant lui. Chacun d'eux a vécu dans un coin de ces pays du Nord où la chaleur du soleil fait place, chaque année, au froid de l'hiver. Ils ne se sont jamais rencontrés. Pour son père, ça a été la mort sans le retour, pour lui c'est le retour à cause de cette mort.

La mort, pour l'enfant qu'était Dany Laferrière, avait les allures d'un voyage. Elle est tout autre maintenant, et tout autre encore dans ce pays qu'il retrouve et où on semble mourir plus vite qu'ailleurs, où les cimetières sont des havres de paix puisque les tueurs n'y pénètrent pas.

C'est un retour où d'agréables souvenirs d'enfance se heurtent à une réalité cruelle, et puis, dans tout ceci, il y a ce père qui n'existe encore que dans les souvenirs d'une épouse, d'une fille, d'amis proches. Mais qu'a pu devenir cet homme, ce père, cet époux, après tant d'années loin du pays, loin des siens ? L'exil du temps fait des ravages. Dany Laferrière le sait. D'ailleurs, lui n'est plus le même. On le sent bien.

Gérald Alexis

Dany Laferrière

L'ÉNIGME DU RETOUR

Boréal, Montréal, 2009, 286 p. ; 25,95 \$

rection des Sames contre les Norvégiens. À moins que ce ne soit contre les chrétiens car si les Sames ont été évangélisés dès le XII^e siècle, leurs croyances animistes traditionnelles persistent encore. Ou alors parce que les Européens leur avaient menti : « [...] le conflit avait trait à la société, au pouvoir ».

Liv entend les douleurs du passé et celles d'aujourd'hui, dont les siennes propres, les amours multiples et torturées, les morts brutales, la culpabilité, la fuite en avant. La pasteure est honnête ou tente de l'être mais le drame lui colle à la peau et la rattrape. « Je m'étais ramenée avec mes gros sabots.

Maladroite, lourde, collante, voilà comment je m'étais radinée, infichue de l'aider. »

La pasteure est un roman grave, une écriture dense de dialogues intérieurs, un roman de femmes aussi : la narratrice, son amie disparue dénommée Kristiane et sa fille, la sacristaine same Nanna et ses enfants Maja et Lillen, et puis la jeune Same, paroissienne suicidée. « Je ne sais pas si j'ai la foi, ou si la foi que j'ai peut m'être d'aucun secours. »

Neuvième roman de Hanne Ørstavik, *La pasteure* a remporté le Brage, prestigieux prix littéraire norvégien.

Michèle Bernard



nouvelles, sexualité, récit autobiographique, roman



Claudine Dugué
POISONS EN FLEURS
 Triptyque, Montréal, 2009, 154 p. ; 19 \$

Pour concocter les 22 courts récits qui composent *Poisons en fleurs*, Claudine Dugué semble avoir fouiné dans le grenier de la littérature duquel elle a tiré des thèmes quelque peu défraîchis, comme la bouteille à la mer, le chant des sirènes, les romanchels, l'amour sentimental... Ajoutons à cela un petit côté espiègle, une abondance d'onomatopées, un peu de fantastique, quelques mots polissons et un style appliqué, scolaire, qui sent trop la recherche, et l'on se dit que, ma foi, ce livre de contes de fées et de mauvais garnements siérait bien à la littérature jeunesse, même avec ces quelques passages où sont évoqués l'inceste, le viol et autres sujets délicats.

On trouve de tout dans *Poisons en fleurs* : les jusquiames succèdent aux bouquets d'amaryllis, la lingerie de dentelle côtoie le pantalon de feutrine, une bague au passé mythique cède la place à un volubile pinceau de portraitiste et, alors que des jumelles se transforment en fille unique, un vieil homme se met à rajeunir... Et ce n'est là qu'un choix bien sommaire effectué dans la collection de curiosités de Claudine Dugué.

Voilà donc une auteure à l'imagination fertile et au vocabulaire abondant qui mène ses lecteurs en des contrées tantôt familières, tantôt exotiques : tandis qu'au Tchad « [l]es chameaux baraquent, laissant descendre des hommes enturbannés de leur chèche [...] », en Nouvelle-Écosse Frank

bûche sur une lettre d'amour : « J'ai froissé une trentaine de brouillons, annoté, biffé des passages entiers, interrogé Robert le Petit savant, mais les mots se sont effarouchés sous ma plume ; s'est imposée à la place, la respiration des poèmes japonais ».

Mais devant tout ce bazar, cet exercice de style périlleux, certains lecteurs, dont je suis, risquent d'être un peu perplexes... à moins que ce livre, comme le premier titre de l'auteure, *Le petit train de nuit*, n'ait été destiné à un jeune public ?

Sylvie Trottier

Marie Gray
LA PREMIÈRE FOIS DE SARAH-JEANNE
 Guy Saint-Jean, Laval, 2009,
 334 p. ; 14,95 \$

L'adolescence partage ceci avec le mythique paradis terrestre : quiconque l'a quittée ne peut y retourner. Il n'en conserve ni la langue ni l'imaginaire. L'adulte, qui aimerait accompagner le plus jeune dans ses émerveillements et ses présomptions, est aussi démuni que s'il n'avait jamais osé les mêmes explorations. Que dire ? Comment le dire ? Il est si difficile de trouver le ton juste qu'il faut apprécier comme une heureuse anomalie le récit que propose Marie Gray aux adolescents.

Comme presque toutes ses semblables à tel ou tel virage de leur existence, Sarah-Jeanne se heurte à la solitude : déménagement, nouvelle école, amitiés rompues, règles inconnues et menaçantes, tout dresse un mur entre le passé et le présent, entre

elle et le reste du cosmos. Même si un adulte, tout à coup intuitif, entrevoyait la difficulté, il n'aurait rien à offrir. L'adolescente est seule et préfère, malgré tout, sa douloureuse autonomie à toute dépendance. Les adultes ? Marie Gray les montre, comme il se doit, inquiets, attentifs, souffrant de se sentir et de se savoir impuissants, hors jeu. Depuis longtemps, ils ont quitté l'Éden. Tout, le pire souvent plus que le mieux, se jouera entre jeunes. Encore proche de l'adolescence, une grande sœur réussit pourtant à conseiller sans brimer la liberté, à donner confiance tout en évoquant les risques : « Tu sais, la première fois, ça peut être magique. Extraordinaire. Mais ça peut aussi être très, très décevant, ou même carrément l'enfer, si tu le veux pas vraiment. Si t'es pas sûre, attends. S'il t'aime vraiment, il va comprendre. Sinon, c'est pas le bon. Et puis... vous avez des condoms ? » Là où l'autorité aurait tout gâché, où le moralisme se serait braqué, la connivence éclairée et respectueuse place les seules balises qui puissent guider. S'enclenche ensuite la sarabande : l'avertissement de la presque gothique Julianne, le charme du beau Sébastien, l'amitié et les aspérités de Mélodie, les pressions des trois *jupettes*, le spectacle et ses divers enivressements... Sarah-Jeanne côtoie le danger avec, comme seul guide, la phrase de Nadia, la grande sœur. Toujours présents, les adultes ne se formeront une juste image du drame qu'au moment où les jeunes auront choisi, entre eux, l'orientation qu'ils préfèrent. Beau et juste pari sur la maturité encore virtuelle.

Laurent Laplante

Gilles Chagnon
ELLE ARRIVE AVEC L'ÉTÉ
 Du Passage, Outremont, 2009,
 148 p. ; 17,95 \$

Une jaquette toute noire. Une collection nommée « Les derniers mots » aux éditions du Passage. Un titre cristallin et ensoleillé : *Elle arrive avec l'été*. Un extrait, en quatrième de couverture, qui parle de la beauté des mourants... Avant même d'ouvrir le récit autobiographique de Gilles Chagnon, tout nous parle de contrastes, d'extrêmes opposés. Tout induit déjà une lecture qui exige l'introspection, le recueillement mais aussi l'ouverture sur une autre façon de raconter la lente désintégration du corps, la

mort, le deuil. Puis on entre dans le récit, comme sur la pointe des yeux. On hésite toujours un peu devant un texte qui raconte la disparition d'un être, la fin de la vie. Mais, bientôt, on pénètre de plus en plus dans le magnifique livre de Chagnon. Et on y reste, touché, ému, jusqu'à la fin. Jusqu'à ces tous derniers mots : « [...] laissons le soleil nous inonder de lumière fraîche et blanche ».

Pauline Daigle, la mère de l'auteur, a quatre-vingt-huit ans. Pour reprendre le titre d'un roman de Romain Gary, est-ce dire que notre billet n'est plus valide après un certain âge ? Non, bien sûr, mais son cœur malade a de plus en plus de mal à effectuer son travail et, bientôt, tout le reste de la machinerie interne multiplie les ratés. Le cardiologue résume la « défaillance cardiaque devenue rebelle aux traitements », l'anticoagulation trop élevée qui a causé « une spoliation digestive occulte, d'où l'anémie » et l'anémie qu'on peut corriger un peu mais « là c'est le yo-yo entre l'insuffisance rénale et l'insuffisance cardiaque ». Il ne peut plus lui offrir que des soins de confort en attendant le grand départ. L'auteur, lui, sait que sa mère est prête bien avant eux tous, le spécialiste, le fils, la sœur, leurs conjoints, les petits-enfants adultes. Alors, il raconte les derniers jours de sa mère, la souffrance, l'impuissance, l'angoisse, « le grand livre des heures devenu le livre des minutes », les conversations qui n'ont plus le temps d'être anodines, les mots de Pauline, poignants : « En tout cas, j'ai beaucoup aimé ça, moi, vivre » et les

souvenirs d'une longue vie sous le signe du soleil. Née avec le solstice d'été, un 21 juin 1918, elle sera incinérée, selon son choix, à l'exact opposé, un 20 décembre 2006, avec le solstice d'hiver.

Comme l'approvisionnement du chagrin et de la solitude que constitue le deuil, l'écriture de Gilles Chagnon avance, revient sur ses pas, repart vers l'avant. Mais ce livre terrible de douleur, de courage et d'apprentissage est aussi fabuleusement lumineux.

Linda Amyot

Upton Sinclair

LA JUNGLE

Trad. de l'américain par Anne Jayez

et Gérard Dallez

Gutenberg, Paris, 2008, 452 p. ; 37,95 \$

À côté de Sinclair, un Zola (auquel l'Américain a été comparé) fait figure de joyeux drille. Publié pour la première fois en 1906, *La jungle* dépeint les conditions effroyables dans lesquelles étaient plongés les ouvriers des abattoirs de Chicago et leurs familles à l'ère des trusts de la viande. Le livre est centré sur le personnage de Jurgis Rudkus, un brave gaillard émigré de Lituanie avec sa fiancée Ona et de proches parents pour se tailler une part du rêve américain. Or Jurgis et les siens n'étaient pas préparés à l'enfer qui les attendait. Leur apprentissage de la « jungle » américaine verra défiler des malheurs tous plus atroces les uns que les autres. Par d'habiles procédés narratifs, Sinclair en vient à établir une

analogie entre le sort de la marchandise animale et celui des ouvriers. *La jungle* est donc un roman qui se lit l'estomac noué.

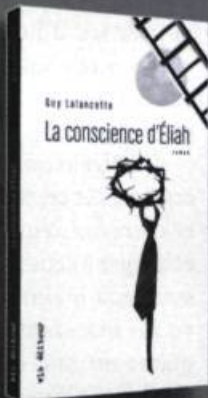
Même s'il a écrit quelque 80 livres après celui-ci, c'est surtout à *La jungle* que Sinclair doit sa renommée. Le poids social du livre a soulevé de passionnés débats sur la salubrité des produits alimentaires et tenu un rôle décisif dans la promulgation du Pure Food and Drug Act en 1906. Le livre a également valu à Sinclair la réputation de « remueur de boue » ou de « fouille-merde » (*muckraker*), d'après le surnom dont Theodore Roosevelt avait gratifié un groupe de journalistes et d'écrivains engagés. Dans la lignée de Frank Norris (*McTeague*, 1899 ; *La pieuvre*, 1901), Sinclair montre l'inhumanité de l'expansion industrielle à l'aune des deuils et des revers de fortune de Jurgis.

La jungle ne se lit plus comme un roman à thèse car, comme l'observait Jacques Cabau dans un essai de 1966 reproduit en préface, « le message social » s'est transformé en « épopée romantique ». La vie est une lutte où chacun est seul contre tous, où chacun ne doit penser qu'à soi. Il faut saluer cette initiative des éditions Gutenberg (qui ont aussi réédité *Pétrole !* en 2008) d'avoir dépoussiéré ce noir chef-d'œuvre. Il est impératif de remettre en circulation les œuvres de Sinclair. À quand la réédition du cycle de *Lanny Budd* (onze romans publiés de 1940 à 1953) que l'auteur, six ans avant sa mort en 1968, classait parmi les dix plus grands accomplissements de sa vie ?

Patrick Bergeron

Guy Lalancette

vib éditeur
Une compagnie de Québec Media





TYPON
Une compagnie de Québec Media

**L'innocence de la jeunesse étouffée
par l'hypocrisie d'une époque.
Une langue jubilatoire !**

**MANUSCRITS POUR
LE PRIX ROBERT-CLICHE
DU PREMIER ROMAN 2010**

Si vous souhaitez soumettre
votre manuscrit au prix Robert-Cliche
du premier roman, notez que cette année,
la date limite pour l'adresser
chez VLB éditeur est le 1^{er} décembre 2009.
Informations et règlements sur
www.edvib.com

vlb éditeur
Une compagnie de Québec Media